

jeune

jeune talent
JEAN-MARC SELVA

"MON CONCEPT LUMIÈRE
A TOUJOURS POUR OBJECTIF
DE RENFORCER LE SENS
D'UNE ÉCRITURE..."



Passionné de lumière, Jean-Marc Selva apprend son métier en éclairant très tôt des genres de films très différents : courts-métrages, documentaires, publicités...

Aujourd'hui près de signer le premier long-métrage de Sylvain Gillet comme directeur de la photographie, son parcours s'affirme riche d'une expérience diversifiée. Seule sa quête n'a jamais changée : demeurer un "interprète" au service d'une histoire.

A. : QUELLE EST VOTRE FORMATION ?

J-M. S. : Elle est assez atypique puisque j'ai suivi les cours des sections cinéma des universités de Provence et de Paris VIII avant de passer par l'école Louis Lumière, l'I.N.A. et les cours d'Adam Hollander (A.S.C.) aux Etats-Unis. Parmi les gens qui m'ont influencé et formé, il y a Henri Alekan au début des années 80 et Pierre Brard qui était un remarquable assistant-caméra. J'ai aussi fait beaucoup de photos, j'ai touché au son, au montage... je voulais tout connaître de ce qui "fait" un film.

A. : AVEC NÉANMOINS UN SEUL OBJECTIF : TRAVAILLER LA LUMIÈRE...

J-M. S. : Toujours : il s'agit d'une passion que je ne peux pas expliquer. Ce qui m'a très clairement fait préférer le cinéma à la photographie, c'est le fait de pouvoir raconter des histoires, de manipuler le Temps : c'est aussi la possibilité de jouer à Dieu en récréant la vie avec le soleil, la nuit ou la pluie... (rires).

A. : QUE RETENEZ-VOUS DE VOS ANNÉES PASSÉES AUX ETATS-UNIS ?

J-M. S. : Qu'il est beaucoup plus facile là-bas d'être reçu et de montrer son travail qu'en France même si

les Américains pensent uniquement à gagner de l'argent. Souvent d'ailleurs, ils ne disent pas qu'ils travaillent sur un film, mais sur un "show" : c'est du business. En contrepartie, ils vous donnent très vite du travail. Sans y croire, j'ai par exemple passé un jour une annonce dans un magazine professionnel : dès la semaine suivante, je recevais plusieurs propositions, je n'en revenais pas.

A. : EST-CE QUE, DANS VOTRE PARCOURS PROFESSIONNEL, VOUS CONSIDÉREZ LE COURT-MÉTRAGE COMME UNE BONNE ÉCOLE ?

J-M. S. : Au début, j'avais du mal à discerner sa finalité dans la mesure où c'est un domaine qui exige pas mal de travail pour un résultat souvent discutable. C'est normal : il s'agit pour beaucoup de jeunes cinéastes d'une porte d'entrée dans le métier. A une époque, j'ai donc pensé que je perdais mon temps. Mais j'ai recommencé à en faire quand j'ai réalisé que c'est un travail qui s'inscrit sur la durée : pour faire UN film intéressant sur dix... il faut parfois tourner les neuf autres !

A. : COMMENT AIMEZ-VOUS TRAVAILLER ?

J-M. S. : Pour répondre aux contraintes des productions qui exigent aujourd'hui que l'on aille vite, je pré-

pare mon travail au maximum : je fais des dessins et j'établis des plans des décors sur lesquels j'inscris mes implantations de lumière. Je veux mettre mon éclairage en place dans la tranquillité d'un bureau, profiter du luxe d'une réflexion sans pression. C'est aussi une manière - peut-être - de me sécuriser parce que le tournage, c'est parfois une guerre : quand le rouleau compresseur se met en route, on n'a pas forcément la bonne idée au bon moment. Cela ne veut pas dire pour autant qu'on ne laisse jamais tomber ses plans de lumière ! Le cinéma, c'est vraiment un mélange d'intuitif et de réfléchi. Peut-être qu'avec le temps, je glisserai de plus en plus vers l'intuitif...

“...ma base, c'est toujours le scénario.”

A. : POUR L'INSTANT, VOTRE APPROCHE PHOTOGRAPHIQUE EST DONC PLUTÔT DE L'ORDRE DE LA RÉFLEXION...

J-M. S. : Ma base, c'est toujours le scénario avec chaque fois la même question : déclenche-t-il en moi une étincelle ? Si c'est le cas, j'ai la tête qui bouillonne instantanément, il me vient quinze idées à la douzaine et alors je propose beaucoup au réalisateur.

A. : PARTONS DU PRINCIPE QUE L'ÉTINCELLE A LIEU...

J-M. S. : ... alors peut débiter un véritable travail de fond avec le réalisateur s'il est ouvert à cette méthode pour moi idéale. On travaille ensemble par tâtonnement : comme dans un tunnel, on avance dans le noir, mais pour mieux nous diriger - c'est le cas de le dire - vers la lumière. L'image que je recherche est chaque fois différente même s'il doit s'y retrouver des choses qui appartiennent à ma personnalité. J'aime travailler dans le contraste : je trouve que les hautes ou basses lumières sont les plus à même de révéler ou de cacher les choses, de procurer du modelé et de l'intérêt, de permettre d'explorer au mieux la variété des émotions.

“L'image doit être narrative...”



Photo : G&P

“Le sens du cadre est une chose innée : je crois qu'il ne s'apprend pas.”

A. : QUEL EST AUJOURD'HUI SELON VOUS LE DÉFI MAJEUR DU DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE ?

J-M. S. : Maintenir la qualité à l'intérieur d'une démarche généralisée où la restriction se fait de plus en plus ressentir avec des temps de tournage et des équipes techniques qui se réduisent quand le nombre de plans à faire par jour augmente... Notre difficulté, c'est de continuer à produire des choses intéressantes même si, on le sait, il y a toujours d'un côté les films qu'on fait et de l'autre ceux qu'on pourrait faire. Quand on débute dans le métier et qu'on cultive de grandes idées sur la lumière, on a du mal à ne pas bénéficier des quelques petites minutes supplémentaires qui rendraient un plan dix fois plus réussi. Mais être chef-opérateur aujourd'hui, c'est aussi accepter de laisser partir certaines choses, d'être jugé sur un travail de compromis.

A. : DANS L'UNIVERS DU DOCUMENTAIRE, VOTRE APPROCHE EST FORCÉMENT TRÈS DIFFÉRENTE...

J-M. S. : En documentaire, la priorité, c'est “d'attraper” la scène tant qu'elle est là et de faire le deuil d'une certaine esthétique. Cela dit, même en fiction, je ne pense pas qu'un bon chef-opérateur doive systématiquement essayer de faire de belles images. Mon concept lumière a toujours pour objectif de renforcer le sens d'une écriture. L'image doit être narrative et cette construction doit s'opérer à l'insu du spectateur. Si son travail est bien fait, le directeur de la photo doit donner davantage à ressentir qu'à voir. Personnellement, je cherche toujours à exprimer par

la lumière l'histoire qui se trouve en-deça de l'histoire apparente du film - ce que les Américains appellent le “subtext” - de trouver des équivalents visuels au sens profond de la scène. Le cœur du métier se trouve là. Lorsque l'image et le son racontent l'histoire de cette manière, on peut espérer un grand film. Le problème, c'est que certains cinéastes sont ravis de rendre narratif le concept lumière quand d'autres se contentent d'enregistrer des scènes.



Photo : DK

**A. : FAIRE LE CADRE VOUS PARAÎT-IL
INDISSOCIABLE DE VOTRE MÉTIER DE
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE ?**

J.-M. S. : Jusqu'ici, oui... mais plus les films sur lesquels je travaillerai seront gros, plus cela me sera difficile. Les choses sont pourtant très liées. Selon le cadrage, une lumière peut perdre de son efficacité. Le sens du cadre est une chose innée : je crois qu'il ne s'apprend pas. C'est comme parler d'une école de poésie : on utilise des techniques, mais l'essentiel n'en demeure pas moins artistique et créatif. Je ne dis pas que je suis un artiste : simplement qu'une création entre en jeu avec toute la subjectivité qu'elle suppose.

**A. : QUELLE EST AUJOURD'HUI VOTRE
AMBITION PROFESSIONNELLE ?**

J.-M. S. : Comme beaucoup, c'est de travailler le plus possible dans la fiction parce que mes grandes émotions, je les ai toujours eues en tournant des fictions. Même s'il n'est question que d'une phrase à "filmer", il suffit que cette phrase soit dite avec l'intonation juste pour qu'elle devienne magique et que j'aie envie de la magnifier par mon travail.

A. : CE QUI REVIENT À DIRE...

J.-M. S. : ... qu'il faut rester solidaire du film. Nous courons souvent derrière la reconnaissance et même les récompenses, mais il y a parfois des films où il faut oser faire une image moche et sans contraste si elle met le spectateur dans un état émotionnel propice à "recevoir" au mieux l'histoire. Je cherche surtout à travailler avec des gens qui possèdent un véritable univers. Pour moi, le cinéma est avant tout visuel, il devrait pouvoir se comprendre uniquement par l'image. Même s'ils utilisaient le dialogue, des gens comme Hitchcock ou Chaplin étaient avant tout d'extraordinaires narrateurs visuels. Quand, en plus, le son est au rendez-vous, cela donne David Lynch.

Propos recueillis par Dominique Maillet.

Pour découvrir Jean-Marc Selva :
<http://ourworld.compuserve.com/homepages/jmslight>